

Études littéraires africaines

Madagascar 1947 : le roman ouvre-t-il les pages scellées de l'Histoire ?

Dominique Ranaivoson



Number 26, 2008

Fictions / Documents

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1035124ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1035124ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ranaivoson, D. (2008). Madagascar 1947 : le roman ouvre-t-il les pages scellées de l'Histoire ? *Études littéraires africaines*, (26), 61–69.
<https://doi.org/10.7202/1035124ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

MADAGASCAR 1947 : LE ROMAN OUVRE-T-IL LES PAGES SCELLÉES DE L'HISTOIRE ?

Les événements de 1947 à Madagascar, appelés « soulèvements », puis « insurrection » et « guerre », ont fait l'objet de maints reportages de la part de Français, observateurs d'une situation coloniale dans laquelle ils étaient toujours impliqués. À partir de 1975, le discours nationaliste malgache s'est ouvertement inscrit dans la filiation d'un militantisme dont les étapes ont été les insurrections de 1896, 1915 et 1947. Or, ces mouvements sont caractérisés avant tout par le secret qui continue de les entourer, les membres des groupes qui les ont initiés s'y étant engagés par serment. Les historiens tentent de suivre les pistes disponibles, mais les sources ne sont pas toujours là où on les attend et la réception des travaux scientifiques ne paraît pas toujours possible dans une société malgache où les solidarités familiales transcendent les générations ; il en va de même dans la société française, travaillée par la mauvaise conscience coloniale autant que par une méconnaissance totale du complexe fonctionnement interne de cette société malgache. C'est dans la faille entre ces silences et ces discours éclatants que la littérature malgache s'est toujours glissée pour présenter, à travers des fictions, des points de vue originaux. Du roman *Fofombadiko* (1954) d'Emilson Andriamalala¹²³ à *Zovy* (2007) de René Radaody-Ralarosy¹²⁴, en passant par *Nour, 1947* (2001) de Jean-Luc Raharimanana¹²⁵ et *Sang pour sang* (2003) de Charlotte Rafenomanjato¹²⁶, seule la fiction semble en effet permettre de libérer des analyses sur ces événements. Nous tenterons de mettre en évidence les stratégies de dévoilement mises en œuvre par ces textes, et de voir comment les thèses des historiens sont reprises et retravaillées dans une culture où les discours obliques sont toujours préférés aux démonstrations claires. Enfin, le passage de l'histoire de ces événements majeurs à la fiction nous permettra d'évaluer le rôle que peut jouer la littérature dans un contexte postcolonial non apaisé.

Le choix de l'écriture

Ce qui s'est passé en 1947, – qui avait déjà donné lieu à une abondante littérature engagée, particulièrement pendant la période dite « révolutionnaire », après 1972 –, a été récemment qualifié d'« événement fondateur »¹²⁷

¹²³ Andriamalala (E.), *Fofombadiko*. Tananarive : Printy Faneva, 1962 (Prix Akbaraly) ; rééd. Librairie mixte, 2006, 222 p.

¹²⁴ Radaody-Ralarosy (R.), *Zovy*. Saint-Maur : Sépia / Antananarivo : Tsipika, 2007, 218 p. Désormais : Z.

¹²⁵ Raharimanana (J.-L.), *Nour, 1947*. Paris : Le Serpent à plumes, 2001, 212 p. Désormais : N.

¹²⁶ Rafenomanjato (Ch.), *Sang pour sang*. Antananarivo : SME, 2003, 237 p. Désormais : S.

¹²⁷ *Tribune de Madagascar*, 29 mars 2004.

par l'historien Benjamina Ramanantsoa-Ramarcel¹²⁸. En reprenant aujourd'hui ce sujet socialement sensible, le roman joue de la proximité entre document et fiction pour replacer la littérature au cœur d'enjeux plus ou moins implicites. Parmi les rares documents publiés, nous mentionnerons les témoignages en malgache du chef Dama Robert¹²⁹, les feuillets des associations de vétérans¹³⁰, les fascicules *Témoins de l'insurrection* et *Passation du flambeau*, publiés en 1997 par des historiens et le comité de solidarité de Madagascar¹³¹, un numéro spécial de la revue *Omalý sy anio* de l'Université d'Antananarivo et le colloque *Madagascar 1947, la tragédie oubliée*¹³², qui s'est tenu à Paris en 1997. À propos de 1947, Raymond-William Rabemananjara et Albert Rakoto-Ratsimamanga, engagés dans le MDRM (Mouvement Démocratique pour la Renovation Malgache), ont parlé d'« affaire »¹³³, d'« énigme », ou encore d'un affolement « qui restait localisé aux zones troublées »¹³⁴ ; Gisèle Rabesahala, qui s'est beaucoup appuyée sur les réseaux communistes, développe un discours sur une « révolte populaire » écrasée par la « répression coloniale », révolte qui aurait soulevé dans un élan enthousiaste les six provinces, comme le rappelle le mausolée érigé en 1977 par Didier Ratsiraka¹³⁵. Quelques travaux scientifiques permettent d'accéder à des analyses de la société et de ses complexités, dont le premier en date, *L'Insurrection malgache de 1947*¹³⁶, est la thèse du religieux et historien français Jacques Tronchon qui date de 1973 et reste la référence la plus citée.

L'évocation de ces publications dans les deux langues française et malgache pourrait laisser entendre que l'objet historique est précisément défini et que la littérature pourra y emprunter un matériau sûr et complet. Or, l'appréciation des critiques malgaches et ce qu'il est désormais convenu d'appeler la « mémoire » oscillent en permanence entre un silence, imposé ou volontaire, et une sorte de surenchère discursive, en quête de gloire pour les uns et d'opprobre pour les autres, les termes se renversant au gré des camps et des

¹²⁸ Cf. Ramanantsoa-Ramarcel (B.), *Les Sociétés secrètes nationalistes à Madagascar dans la première moitié du XX^e siècle*. Thèse d'histoire, Paris 7, 1986.

¹²⁹ *Ny Ady tao Anosibe-Anala, 1947-1948*. Antananarivo : Librairie Ny Nosy, 1967.

¹³⁰ Comme *Madagasikara 1947*, dont la devise est « Ireo beketron'ny 29 marsa 1947 sisa-paty sy ny tena nadray anjara tamin'ny ady nahita maso ny tena fiandohana sy fizotran'ny adim-panafana » (Les vétérans du 29 mars 1947, rescapés, véritables combattants de la guerre, en témoins oculaires des débuts et du déroulement de la lutte de libération).

¹³¹ Une bibliographie intéressante d'ouvrages en malgache est donnée dans l'introduction de *Témoins de l'insurrection. Documents sur l'insurrection malgache de 1947*. Publiés par Fulgence Fanony et Noël Jacques Gueunier. Antananarivo : éd. Foi et justice, Série Recherches historiques 1997, 163 p. ; note 1, p. 10.

¹³² Pantin : *Le Temps des cerises*, 1999, 250 p.

¹³³ Rabemananjara (R.-W.), *Madagascar : l'affaire de mars 1947*. Paris : l'Harmattan, 2000, 127 p. ; p. 21 : « À l'origine, il y eut un complot colonial savamment préparé et orchestré avec la complicité consciente ou inconsciente de quelques éléments maximalistes qui refusaient l'idée d'une indépendance dans l'Union Française ».

¹³⁴ Rakoto-Ratsimamanga (A.), *Madagascar. L'énigme de 1947. Mémoires*. Entretiens avec Patrick Rajoelina. Paris : L'Harmattan, 2001, 138 p. ; p. 95.

¹³⁵ Rabesahala (G.), *Que vienne la liberté !* La Réunion : Océan éd., 2006, p. 58-59.

¹³⁶ Tronchon (J.), *L'Insurrection malgache de 1947*. Paris : Karthala, 1986, 399 p.

époques. Rabemananjara évoque ainsi les événements qui « avaient largement occupé la scène médiatique »¹³⁷, alors que Nivo Gallibert parle de « silence des *mahery fo* de 1947 »¹³⁸. Enfin, Gisèle Rabesahala avoue que « beaucoup a été dit et écrit », mais que « toute la lumière n'a pas encore été faite »¹³⁹ et l'historien Jean Frémigacci parle de « légende noire »¹⁴⁰.

Dans ce contexte, le choix de créer des fictions à partir d'une réalité au sujet de laquelle il n'y a pas de consensus doit être analysé à la fois sur le plan littéraire à partir du travail sur la langue et sur le plan du projet idéologique qu'il sert. L'œuvre en malgache la plus connue est *Fofombadiko* (Ma fiancée) (1954) d'Emilson Andriamalala, une fiction moralisante qui a été lue par des générations de lycéens et d'étudiants puisqu'elle figurait à leur programme¹⁴¹. *Villa Vanille*¹⁴² de Patrick Cauvin, de son côté, s'inscrit dans la pure tradition du roman colonial en forme de saga, avec des autochtones sauvages, menaçants et sensuels, surgis d'une longue nuit anhistorique. Ce texte, bien accueilli en France, contribua à susciter, en réaction, l'écriture des derniers romans malgaches consacrés à la période. Nous tenterons de comprendre comment la construction romanesque s'adosse au document et le dépasse en l'inscrivant dans l'univers clos du texte, tout en se mettant au service d'un projet d'écriture où se mêlent vérité historique, revendication militante, quête personnelle et discours sur le présent.

Une mise en scène de la vérité ?

Dans la tradition d'une certaine littérature coloniale, Patrick Cauvin aime figer les peuples observés dans une immobilité rassurante : « L'Histoire s'expliquait par des lois éternelles, identiques. Rien ne les changerait, rien ne les améliorerait » (*IV*, p. 145). À l'inverse, les trois romans récents que nous analysons s'inscrivent d'emblée dans le champ historique avec, dès leur titre, la mention de la date, 1947, et celle de lieux précis, Rafenomanjato renvoyant même, dans ses notes, à la thèse de Tronchon. Forts de telles références, les trois récits ont un statut indéterminé entre la documentation qu'elles laissent supposer et l'imagination qui a conçu les personnages et les situations qu'ils vivent. Notre attention porte sur l'enchevêtrement entre ces deux composantes, entre l'objectivité des faits passés plus ou moins exposés et assumés, et la liberté de la création romanesque. Cette question se pose pour toute fiction, mais le traitement littéraire d'événements très sensibles, en ce qu'ils sont en lien complexe et direct avec la société contemporaine, déborde largement le domaine esthétique et scripturaire.

¹³⁷ Rabemananjara (R.-W.), *Madagascar...*, *op. cit.*, p. 19.

¹³⁸ « Cœurs courageux », expression qui désigne les combattants de l'insurrection (« Histoire, littérature et société. Le silence malgache », dans *Interculturel Francophonies*, (Lecce), n°1, 2001, 188 p. ; p. 87-103).

¹³⁹ *Passation du flambeau*. Tananarive : Comité de solidarité Madagascar, 1997, p. 2.

¹⁴⁰ Frémigacci (J.), « La vérité sur la grande révolte de Madagascar », dans *L'Histoire*, mars 2007, p. 36.

¹⁴¹ Ratrema (W.), *E.D. Andriamalala, un écrivain à la charnière de deux mondes*. Thèse de 3^e cycle. Paris : Inalco, 1987.

¹⁴² Cauvin (P.), *Villa vanille*. Paris : Albin Michel, 1995, 314 p. Désormais : *VV*.

Raharimanana ouvre son texte, qui est organisé en sections correspondant à sept nuits de novembre 1947, par cette phrase inachevée : « En esquissant ces premières pages, pour récit, pour mémoire.... ». Il utilise ensuite le terme « histoire » pour évoquer, par bribes et morceaux et dans un entrelacs chronologique, des épisodes avérés, que la narration marque du sceau du dévoilement : « Je vous livre cette histoire [...] Je te raconte, Nour, l'histoire de la grande île. [...] Dire et nommer les choses [...] Transcrire. Tout transcrire » (*N*, p. 91, 159-191, 184). Les trois romanciers citent des faits connus de tous, les noms des trois députés du MDRM¹⁴³, les élections, le wagon de Moramanga mitraillé (*Z*, p. 95), la présence des troupes coloniales, des tirailleurs sénégalais et algériens, les villages détruits. Charlotte Rafenomanjato et René Radaody-Ralarosy décrivent la vie des insurgés dans la forêt, les fuites, le recrutement et l'organisation des réseaux secrets, allant jusqu'à citer le contenu des serments. Ils insèrent leurs personnages engagés dans une galerie de portraits qui inclut diverses classes sociales, y compris les marginalisés : bourgeois de la capitale, petits fonctionnaires de province, paysans, éleveurs, jeunes, métis, côtiers. Se dessine alors une fresque sociale renvoyant à une vérité historique délivrée de toute ambiguïté, car les éléments empruntés à la documentation, qui relèvent de l'objectivité et de l'enquête ou du témoignage, créent un sentiment de véridicité. Mais le fait qu'ils soient insérés dans un récit qui est lui-même organisé selon un schéma narratif nécessairement orienté nous incite à chercher en eux un sens qui excède ce simple effet documentaire.

La première étape sera de chercher en quoi l'histoire reste sous l'influence d'une mémoire collective au service d'une identité fragilisée. Jacques Le Goff souligne le danger d'une mémoire collective « mythique, déformée, anachronique [...] qui est le vécu de ce rapport jamais fini entre le présent et le passé » et affirme que « l'histoire doit éclairer la mémoire »¹⁴⁴. Paul Ricœur revient lui aussi sur la mémoire comme « composante temporelle de l'identité » qui permet « l'évaluation du présent et la projection du futur »¹⁴⁵. Nous conviendrons que cette mémoire d'un soulèvement écrasé peut peser sur une identité qui fut reconquise à l'indépendance en 1960, mais dont l'image s'est altérée au rythme des catastrophes économiques, sociales et politiques des dernières années. Dans le présent de l'écriture, elle est relue et interprétée à la lumière des événements ultérieurs qui ont marqué la Grande Île comme la rupture avec la France en 1972, mais aussi à la lumière des fractures sociales, souterraines mais persistantes, et du désarroi identitaire. La linéarité de l'histoire se trouve alors brouillée par les jeux d'une mémoire qui n'organise pas le passé pour en retrouver le sens contextualisé, mais qui y puise ce qu'elle y cherche pour éclairer le présent. Le locuteur de *Nour, 1947*, qui soliloque devant le cadavre de sa femme, dit que « tout se mêle, se

¹⁴³ Cf. *N*, p. 185 ; *Z*, p. 64 ; il s'agit de Joseph Raseta, Joseph Ravoahangy et Jacques Rabemananjara, qui avaient été élus en 1946.

¹⁴⁴ Le Goff (J.), *Histoire et mémoire* (1988). Paris : Gallimard, coll. Folio, 2004, 409 p. ; p. 194.

¹⁴⁵ Ricœur (P.), *La Mémoire, l'histoire et l'oubli*. Paris : Seuil, coll. Points - Essais, 2003, 689 p. ; p. 198.

croise » ; et, au terme de son investigation dans l'histoire, il semble renoncer en disant que « les mots s'en sont allés et nous ont laissés sans mémoire » (*N*, p. 205). Jean Fremigacci parle, à propos de l'insurrection, d'un « conflit entre mémoire et histoire particulièrement difficile à démêler »¹⁴⁶. L'écriture romanesque deviendrait-elle alors la réécriture d'une histoire incomplète ou taboue, donc le lieu d'un dévoilement impossible ailleurs ? Au service de qui ou de quoi fonctionnerait-elle ainsi ? La liberté de la fiction irait-elle jusqu'à la manipulation ou à la trahison ? Comment, aussi bien, justifier les références à la réalité historique si le projet est une simple déclinaison du motif de l'insurrection ? Mais comment croire qu'elle permette d'accéder à une vérité qui mettrait en danger des rapports de forces aux soubassements précaires ?

Une écriture salutaire de la révélation ou de la transgression

Le privilège de l'écrivain réside dans sa souveraine liberté quant au choix de ses mots. Les événements sont d'abord qualifiés de *tabataba* (bruit, tapage) par Andriamalala. Raharimanana parle de « rébellion » (*N*, p. 203), alors que Charlotte Rafenomanjato accumule les termes belliqueux : « guerre d'indépendance » (*S*, p. 10), « insurrection » (*S*, p. 41), « répression » (*S*, p. 94), « guerre de libération » (*S*, p. 214) ; elle parle aussi d'un « héritage mortel » (*S*, p. 184) et d'une « époque révolue » (*S*, p. 202). René Radaody-Ralarosy, officier de formation, décrit la naissance du « mouvement » (*Z*, p. 55) et reprend les mots d'« insurrection », de « combat » (*Z*, p. 101) et de « guerre » (*Z*, p. 159). La manière de désigner les protagonistes est, elle aussi, révélatrice. Raharimanana n'utilise que des pronoms et ne donne aucun détail contextuel : « ils abattirent », « ils tirèrent », « ils l'embarquèrent » (*N*, p. 206-207). Rafenomanjato décrit les Français : « Le vazaha, lui, est l'homme sévère aux regards froids sans expression jetés sur notre pauvreté » (*S*, p. 10). René Radaody évite l'essentialisme avec des personnages plus complexes, issus des divers camps, dont il reconstitue chaque fois la logique si ce n'est la cohérence ; il en va ainsi du fermier breton, de son fils dédaigneux et raciste, et de sa fille totalement acquise à la cause nationaliste ; de même, il distingue les militaires : « vazahas et Sénégalais » (*Z*, p. 95), Algériens et Français de la Légion étrangère, ou encore l'officier malgachisant, ancien frère d'armes d'un des rebelles. Les pro-Français, nombreux, sont appelés « collabos » (*S*, p. 118) par Charlotte Rafenomanjato et « partisans » (*Z*, p. 155) par René Radaody. Le rapprochement de termes crée des paradigmes révélateurs, tels que « camp-bruits de mitraille-tuerie-corps fauchés-liberté-sainteté de la terre » (*N*, p. 203-204). Le mot « wagon », lorsqu'il est utilisé pour le wagon de Moramanga dans lequel furent mitraillés des Malgaches, induit par connotation l'image des trains qui servirent à la déportation des Juifs d'Europe : « De ces wagons à bestiaux mitraillés pendant des heures [...] Oublier les convois des juifs que j'ai laissés partir. Oublier ces bruyants wagons qui charriaient des mots tus, des supplications muettes » (*N*, p. 206). Charlotte Rafenomanjato rapproche les mots « raids des insurgés-collabos-maquisards-bruits de bottes » (*S*, p. 118). Dans les deux cas, le lexique établit, par son effet sur la mémoire

¹⁴⁶ Fremigacci (J.), *art. cit.*, p. 37.

collective française, une relation implicite entre deux guerres que les auteurs estiment comparables.

Zovy est le texte qui va le plus loin dans l'utilisation des personnages à des fins à la fois historiques et, pourrait-on dire, revendicatrices, osant décrire la famille noble tananarivienne et la méfiance qu'éprouve à son égard le jeune côtier Velo, un démobilisé privé de toute considération :

Velo était un Bara, éleveur et voleur de bœufs du sud de Madagascar, un athlète de haute taille endurant et débrouillard. [...] Ses expériences de voleurs de bœufs faisaient de Velo un guérillero efficace grâce à son sens du terrain, sa rusticité (*Z*, p. 21).

L'écrivain a aussi créé, aux côtés du jeune Robert peu solide, une Cécile courageuse, volontaire, organisatrice, qui est *betsimisaraka* ; il inverse ainsi les préjugés communément partagés, quoique jamais ouvertement dits, selon lesquels les *Merina* sont actifs et les *Betsimisaraka*, paresseux :

C'est ainsi que Robert Andriamanisa, le bon fonctionnaire citoyen français, alla rejoindre le maquis. Lui, le bon bourgeois tananarivien, habitué au confort et à la stabilité, fut entraîné par Cécile vers ce qui allait être l'aventure de leur vie (*Z*, p. 97).

Cette stratégie de dévoilement utilise par ailleurs les dialogues entre les personnages, qui s'expliquent les uns avec les autres, pour ajouter discrètement une histoire des mentalités à l'histoire événementielle. Tous ces personnages complexes, voire marginaux, qui sont vilipendés ou absents dans les textes militants, apparaissent ici dans une logique, celle des circonstances qui les entraînent. Ce sont ces identités mouvantes, car contingentes, qui assurent la continuité, comme le dit la fille métisse à sa mère : « tu as réussi à rester malgache » (*Z*, p. 58). Tous les schémas sont démontés... et la doxa nationaliste ébranlée.

L'illusion romanesque est aussi servie par la structure narrative, qui mêle le temps historique au temps du récit. Apparaissent alors la vision de l'histoire de chacun et la perspective donnée à l'écriture fictionnelle. Jacques Le Goff précise que « le fait historique résulte d'un montage »¹⁴⁷ établi à partir d'un travail aussi bien technique que théorique. Raharimanana réintroduit ainsi l'histoire, mais en refusant les idées de continuité et de progrès qui lui sont le plus souvent associées. La structure morcelée de *Nour, 1947*, en croisant les époques et les lieux tout en mettant en évidence la constante propension à l'esclavage, replace l'insurrection de 1947 au sein d'une longue et ininterrompue chaîne temporelle, où les soldats français violents succèdent aux Zoulous, aux Mérinas, aux missionnaires catholiques et aux Arabes. La date du 29 mars 1947 n'est mentionnée qu'à la page 204, comme une lugubre et provisoire conclusion aux dominations qui sont l'objet du récit. En mettant l'accent sur la succession de conquérants qui sont venus de l'extérieur modifier l'identité de l'île, l'auteur dépeint les personnages en victimes passives : « L'histoire s'est faite et nous ne l'avons pas choisie » (*N*, p. 28). À l'inverse, Charlotte Rafenomanjato et René Radaody-Ralarosy commencent le récit en 1946 et le

¹⁴⁷ Le Goff (J.), *op. cit.*, p. 183.

prolongent en montrant des scènes plus ou moins explicitement présentées comme les conséquences des combats, utilisant selon leur vision strictement personnelle les ellipses de ce que Ricoeur appelle une « architecture du temps »¹⁴⁸. Charlotte Rafenomanjato explore la difficulté d'écrire l'Histoire, et va jusqu'à suggérer qu'il y a eu des blocages organisés contre le dévoilement des luttes et des engagements ; dans son récit, la scène finale de l'autodafé des archives figure l'impossibilité d'une histoire libre. La narration de *Zovy*, sous la forme d'une rétrospective morcelée, passe dans les différents milieux qui furent en présence, mettant en évidence les forces qui s'affrontèrent sur le vaste théâtre des opérations, justifiant la place de chacun, montrant dans quelle atmosphère s'exerçaient les influences dans une société complexe où les acteurs interfèrent les uns avec les autres.

Lorsqu'elles s'affichent comme telles, les fictions échappent à la loi de la vérité documentaire et peuvent ainsi explorer le sens des événements. Par la multiplication des points de vue, la simultanéité des scènes, la construction de personnages appartenant à des groupes antagonistes, elles débordent la vision des témoins-locuteurs, posent des hypothèses et suggèrent des causalités. Le roman semble donc à la fois fragiliser les visions officielles d'une histoire encore pleine de contradictions et affirmer que celle-ci est plus complexe en fonction d'un champ social et d'une durée dilatés. Paul Ricoeur, qui explorait cette « médiation symbolique de l'action » par le récit qui oriente la mémoire et travaille la durée, reprend ce terme de « stratégie » :

C'est plus précisément la fonction sélective du récit qui offre à la manipulation l'occasion et les moyens d'une stratégie rusée qui consiste d'emblée en une stratégie de l'oubli autant que de la remémoration¹⁴⁹.

Il insiste sur la force de l'idéologie dans les débordements ou au contraire dans l'absence de mémoire, et sur les processus qui aboutissent à une identité construite par le pouvoir et à son profit : « La clôture du récit est mise ainsi au service de la clôture identitaire de la communauté »¹⁵⁰. Écrire une fiction qui se déroule en 1947, y introduire des éléments nouveaux ou des faits connus par certains mais tus dans les versions officielles, en éviter d'autres, est une démarche qui peut être interprétée comme une contribution à cette « clôture identitaire » ou comme le désir de libérer d'autres images, en rappelant d'autres acteurs pour faire surgir une autre vision de cette période.

Mais finalement, la recherche de la « vérité historique » est-elle le vrai but de ces fictions ? La remémoration de l'histoire par le biais de la fiction ne relèverait-elle pas d'une stratégie d'un autre ordre, qui viserait à faire éprouver la distance entre ce temps révolu et une contemporanéité dont il est si difficile de parler ? Quand Raharimanana met en relation les diverses étapes d'une seule histoire en choisissant de faire figurer dans son titre la date de 1947, il ne donne pas un nouveau récit à propos de l'année 47, mais livre une réflexion sur la mémoire et l'identité malgaches d'aujourd'hui. Alors que l'historien parcourt le temps et le restitue dans sa cohérence, le romancier

¹⁴⁸ Expression de Jean-Pierre Vernant, citée par Le Goff, *op. cit.*, p. 126.

¹⁴⁹ Ricoeur (P.), *op. cit.*, p. 103.

¹⁵⁰ Ricoeur (P.), *op. cit.*, p. 104.

assume une absence de reconstruction qui entrouvrirait la voie au sens : « Je vous livre cette histoire troublante et n'ayez pas à me juger si elle heurte votre âme. Les hommes ont à parcourir des sorts qu'ils n'ont pas choisis » (*N.*, p. 76). Le personnage de *Sang pour sang*, jeune et fougueux rebelle en 1947, devenu vieillard lucide en 1980, avance : « L'histoire se répète. Mais de mon temps, les soldats étaient étrangers et les Malgaches étaient côte à côte ! » (*S.*, p. 217). En fin de roman, il revient à 1947 : « Monsieur de Coppet¹⁵¹ devrait être ravi : son œuvre s'achève trente-cinq ans après ses manœuvres de pacification » (*S.*, p. 226). En réponse à *Villa Vanille* qui accumulait le vocabulaire dépréciatif pour désigner les Malgaches en général, et les partisans de l'insurrection en particulier, René Radaody insiste sur les motivations divergentes et la réflexion des uns et des autres, et dénonce les préjugés ethniques et les sentiments de castes toujours à l'œuvre. Si les trois textes malgaches semblent construits comme des fictions historiques, la mise en perspective par rapport aux périodes ultérieures ainsi que l'attention portée aux situations sociales présentes nous inclinent à penser qu'ils sont davantage des œuvres encodées qui concernent un temps présent qui reste prisonnier de 1947. Sous le couvert de la fiction et donc de la liberté, en concurrence avec les textes militants et les travaux historiques, la fiction semble un lieu plus propice à l'orientation indirecte de la mémoire. Jacques Le Goff insiste sur la particulière vulnérabilité des pays où la tradition orale domine dans cette difficile élaboration de la mémoire :

La mémoire est un élément essentiel de ce qu'on appelle désormais l'identité individuelle ou collective, [...] Ce sont les sociétés dont la mémoire sociale est surtout orale ou qui sont en train de se constituer une mémoire collective écrite qui permettent le mieux de saisir cette lutte pour la domination du souvenir et de la tradition, cette manipulation de la mémoire¹⁵².

La réception de telles fictions ne saurait être qu'ambiguë, prisonnière qu'elle est des attentes inhérentes au genre littéraire et des solidarités encore imposées par les appartenances. Ces récits qui renvoient à des événements situés en 1947 sont issus d'une société où les blessures et les clivages n'ont pas été assumés et où la parole et le prestige sont encore revendiqués par une fraction d'acteurs ou de leurs descendants ; ils sont diffusés dans un contexte postcolonial qui revient sur les débats, mais avec des orientations idéologiques marquées. L'écriture malgache de ces dernières années, lorsqu'elle a donné de nouvelles narrations à propos des événements de 1947, peut sans doute être lue comme une succession de contre-récits qui viendraient compléter, nuancer, voire contredire l'histoire officielle et ses schémas militants. L'éclatement du schéma narratif, de même que l'introduction de détails qui mettent en cause des valeurs et des positions admises, donnent aux romans un nouveau statut, celui d'un lieu de réflexion à propos de l'état actuel du pays, et de l'élaboration douloureuse de sa mémoire et de son identité. Les faits

¹⁵¹ Marcel de Coppet était Gouverneur général en mars 1947.

¹⁵² Le Goff (J.), *op. cit.*, p. 174-175.

avérés du passé comme leur mise en mémoire ne sont alors plus que ce qui permet de donner corps à une réflexion sur la transmission, sur la place de l'autre et sur l'identité collective. Le roman qu'on qualifie d'historique ne se contente pas de dévoiler les parts secrètes d'une insurrection réprimée, mais il désigne aussi les pans occultés d'un corps social pris entre silences et discours convenus, dans un présent prisonnier de ce passé.

■ Dominique RANAIVOSON